

LE JEUNE CINEMA TUNISIEN - LA RESISTANCE A L'ECRAN

Analyse discursive d'un corpus composé de *La Belle et la Meute* (Kaouther Ben Hania, 2017) et *Hedi, un vent de liberté* (Mohamed Ben Attia, 2016)

Young Tunisian Cinema - Resistance on the Screen
A discursive analysis of a corpus consisting of Kaouther Ben Hania's *Beauty and the Dogs* (2017) and Mohamed Ben Attia's *Hedi, A Wind of Freedom* (2016)

Safa HELALI,
Enseignante chercheuse – ISBAT
Membre Translab : Les Transitions, les Transformations et la
Transmission,
shelali.pro@gmail.com

Date de soumission: 19/02/2025

Date d'acceptation: 22/05/2025

Résumé :

La Révolution tunisienne, issue du Printemps Arabe, a marqué une ère de liberté, renforçant la création culturelle et la liberté d'expression après des décennies de censure. Le cinéma tunisien, longtemps perçu comme un outil de résistance, s'affirme dans la période post-révolutionnaire comme un puissant vecteur de critique sociale et politique. Cette recherche explore les facteurs ayant conduit à l'émergence de cette « nouvelle vague » cinématographique, sa fonction de résistance face aux défis socio-culturels, et son rôle dans la critique sociale et politique. L'objectif principal est d'analyser comment ce cinéma, libéré de la censure, reflète la réalité quotidienne et suscite une forte adhésion du public. Les résultats indiquent que ces œuvres, tout en étant un outil de résistance, ont permis l'émergence de récits de proximité, offrant une réinterprétation critique des enjeux sociaux et politiques, malgré les obstacles socio-culturels persistants.

Les Mots Clés : Révolution tunisienne, Cinéma de résistance, Critique sociale, Nouvelle Vague, Liberté d'expression

Summary :

The Tunisian Revolution, arising from the Arab Spring, marked an era of freedom, strengthening cultural creation and freedom of expression after decades of censorship. Tunisian cinema, long perceived as a tool of resistance, asserts itself in the post-revolutionary period as a powerful vehicle for social and political critique. This research explores the factors that led to the emergence of this "new wave" of cinema, its function as resistance in the face of socio-cultural challenges, and its role in social and political critique. The main objective is to analyze how this cinema, liberated from censorship, reflects daily reality and generates strong public support. The results indicate that these works, while serving as a tool of resistance, have enabled the emergence of local narratives, offering a critical reinterpretation of social and political issues, despite ongoing socio-cultural obstacles.

Keywords: Tunisian Revolution; Resistance Cinema; Social Critique; New Wave; Freedom of Expression.

Safa HELALI, shelali.pro@gmail.com

INTRODUCTION

Le cinéma tunisien, depuis sa naissance, a toujours occupé une place particulière dans la culture arabe et méditerranéenne, à la fois comme un reflet et un moteur des évolutions sociales, culturelles et politiques de la Tunisie. Dès ses premières œuvres, notamment à travers des figures emblématiques comme Tahar Chériâa et Ferid Boughedir, le cinéma tunisien s'est constitué comme un espace privilégié d'expression, permettant aux réalisateurs de discuter des questions d'identité nationale, des rapports de pouvoir, et de la place des différentes communautés dans le tissu social tunisien. Cependant, c'est surtout après la Révolution de 2011 que ce cinéma a connu une reconfiguration radicale, en phase avec les bouleversements politiques et sociaux qui ont secoué le pays.

La Révolution tunisienne a inauguré une ère de changements profonds, marquée par une libération des discours publics et une ouverture démocratique, mais aussi par une intensification des tensions sociales et des défis économiques. Dans ce contexte, le cinéma a non seulement joué un rôle de témoin mais s'est également affirmé comme un acteur de résistance et de changement. Un nouveau cinématographique a émergé, incarné par une génération de réalisateurs post-révolutionnaires qui ont pris le relais des anciens modèles, non seulement sur le plan esthétique mais aussi dans leurs choix narratifs, thématiques et techniques. Ces films se sont de plus en plus ancrés dans une réalité sociale et politique complexe, cherchant à explorer des questions telles que la justice sociale, la place de la femme, la corruption politique, et les fractures internes du corps social tunisien.

Cette nouvelle vague du cinéma tunisien ne se limite pas à une rupture esthétique ou narrative avec les modèles précédents. Elle s'inscrit dans un projet plus global de réinvention du cinéma comme forme de résistance culturelle et de renouvellement de la conscience collective tunisienne. C'est ce phénomène que cette étude propose d'examiner, en analysant de quelle manière la génération de cinéastes post-révolutionnaires utilise le cinéma

comme outil d'expression et de résistance face aux défis contemporains du pays.

Dans un contexte post-révolutionnaire marqué par une transition démocratique inachevée et une situation socio-économique instable, une question centrale se pose : comment la génération de cinéastes tunisiens qui a émergé après la Révolution utilise-t-elle le cinéma comme outil de résistance et d'engagement social ? Cette nouvelle vague est-elle une rupture radicale avec les formes cinématographiques antérieures ou, au contraire, s'inscrit-elle dans une continuité qui cherche à réinventer les paradigmes de la représentation sociale et politique ?

En d'autres termes, dans quelle mesure le cinéma tunisien post-révolutionnaire participe-t-il à une révision des dynamiques sociales, politiques et économiques du pays, et comment ces films contribuent-ils à la reconstruction de l'identité nationale à travers des discours d'engagement et de critique ?

Toutefois, l'objectif principal de cette étude est d'examiner comment les jeunes cinéastes tunisiens post-révolutionnaires utilisent le cinéma comme moyen d'expression et de résistance face aux enjeux contemporains du pays. Elle analyse les formes de résistance dans ces films, abordant des thèmes tels que la justice sociale, la corruption et les inégalités économiques, ainsi que les choix esthétiques et narratifs innovants qui bousculent les attentes traditionnelles.

L'impact social et politique de ces films est également exploré, en particulier leur influence sur le débat public et leur rôle dans le changement social, notamment auprès des jeunes générations. Enfin, l'étude s'intéresse aux continuités et ruptures avec les films antérieurs, en mettant en lumière les innovations formelles et narratives dans le contexte post-révolutionnaire.

Cette étude adoptera une approche qualitative basée sur l'analyse filmique détaillée des œuvres cinématographiques récentes de réalisateurs tunisiens. Une sélection de films représentatifs de la génération post-révolutionnaire sera analysée en profondeur, en s'intéressant aux choix esthétiques, narratifs et thématiques. Des entretiens avec des cinéastes, des producteurs et des spectateurs, ainsi qu'une analyse de la réception critique de ces films,

permettront de compléter cette étude. En outre, un cadre théorique de la résistance culturelle et du cinéma engagé sera mobilisé pour analyser les films dans un contexte socio-politique plus large.

L'objectif est d'offrir une vision d'ensemble du rôle que joue cette génération de cinéastes dans la transformation sociale et politique de la Tunisie contemporaine, tout en mettant en lumière les nouvelles formes de résistance que le cinéma peut prendre dans une société en pleine mutation.

1- LE CINEMA : REFLET ET AGENT DE LA TRANSFORMATION SOCIALE

Le cinéma, en tant que forme d'art, n'est pas un simple miroir de la société, mais participe activement à la manière dont celle-ci se reconstruit et se représente. Comme le soulignent des théoriciens du cinéma comme Michel Foucault ou Jean-Louis Comolli, le cinéma joue un rôle de pouvoir dans la société : celui de définir des images, de structurer des identités et de refléter des idéologies (Foucault, 1971 ; Comolli, 1972). Dans le cadre de la Tunisie post-révolutionnaire, il convient de se demander dans quelles mesures ces films apportent une vision nouvelle du social, ou bien prolongent, tout en les réinterprétant, les schémas narratifs hérités du passé.

La question centrale qui se pose ici est de savoir comment les cinéastes de la génération post-2011 se saisissent de ces enjeux tout en interrogeant les structures de pouvoir, l'autorité de l'État, et les transformations dans les rapports de genre et de classe. Une hypothèse pourrait être que ces cinéastes ne cherchent pas uniquement à rompre avec les anciens modèles (car ils sont eux-mêmes héritiers de ces modèles), mais qu'ils s'inscrivent dans une démarche de continuité innovée. En effet, la critique sociale et la contestation des injustices, omniprésentes dans les œuvres de réalisateurs comme Kaouther Ben Hania ou Mohamed Ben Attia, s'inscrivent dans une dynamique qui réutilise des formes de résistance développées depuis les années 1960, tout en les réadaptant à une réalité profondément modifiée par les événements de 2011 (Bachy, 1978 ; Ben Châabane, 2019).

Les récits filmés des réalisateurs contemporains ne se limitent pas à une simple critique de l'ordre ancien ou du statu quo. Ils explorent plutôt des zones grises, des espaces de non-dits et de contradictions internes, où se mêlent les espoirs, les frustrations et les désillusions. C'est cette complexité, ce travail d'exploration de la société tunisienne en mutation, qui fait de ce cinéma

un véritable outil de résistance, non seulement face à l'oppression politique, mais aussi aux mécanismes plus subtils de la domination sociale, culturelle et économique. Comme le souligne Pierre Sorlin (2015), "le cinéma, en tant que produit social, reflète et produit des visions du monde en interaction avec les contextes politiques et sociaux".

Afin de traiter ces questions de manière rigoureuse, cette étude s'appuiera sur une analyse filmique détaillée de plusieurs œuvres clés du cinéma tunisien post-révolutionnaire, en tenant compte des contextes de production, des stratégies narratives et esthétiques mises en œuvre, ainsi que de la réception critique et publique. L'approche adoptée combinera l'analyse formelle des films (analyse du style, du montage, de la lumière, du son, etc.) avec une analyse socio-politique qui interroge la manière dont ces films prennent en charge les enjeux de la société tunisienne contemporaine (Gardies, 1993 ; Sebag et Durand, 2020).

Les films sélectionnés, tels que *La Belle et la Meute* (2017) de Kaouther Ben Hania, *Hedi* (2016) de Mohamed Ben Attia, seront abordés à travers des perspectives théoriques en lien avec les études de genre, la critique sociale, et la théorie cinématographique. Ce corpus de films offre un terrain d'analyse particulièrement riche pour aborder la question de la résistance sociale à travers le prisme du cinéma, tout en mettant en lumière la manière dont ces cinéastes questionnent, déconstruisent et réinventent les représentations sociales tunisiennes.

Ainsi, si le cinéma tunisien post-révolutionnaire se distingue par la diversité de ses formes et de ses approches narratives, il apparaît également comme un acteur central dans la construction du débat social et politique. Cette liberté retrouvée, bien que fragile, a permis aux cinéastes tunisiens de s'affranchir des

contraintes passées pour aborder de nouvelles thématiques et de nouvelles formes d'engagement. C'est dans ce contexte d'éveil critique et de transformation que le cinéma tunisien trouve une place essentielle dans la société post-révolutionnaire. Plus qu'un simple reflet des changements sociétaux, il devient un vecteur de résistance, un espace où les fractures sociales, les tensions politiques et les aspirations populaires sont mis en lumière et interrogés. Dans cette nouvelle dynamique, le cinéma ne se contente pas de témoigner des bouleversements : il s'affirme comme un véritable instrument de transformation sociale, de réflexion collective et de redéfinition de l'identité tunisienne. C'est cette double fonction, à la fois de témoin et d'acteur du changement, que nous explorerons plus en détail dans la suite de notre analyse, en étudiant le rôle précis du cinéma tunisien dans la société post-révolutionnaire, ainsi que les enjeux sociaux et politiques qu'il soulève à travers ses œuvres.

1.1- Le cinéma tunisien dans la société post-révolutionnaire

La Révolution tunisienne de 2011 a constitué un tournant historique, non seulement sur le plan politique, mais également culturel. Alors que le pays entrait dans une nouvelle ère démocratique, l'art cinématographique, jusqu'alors contraint par des impératifs idéologiques et une censure étatique stricte, a connu une transformation profonde. Cette liberté retrouvée a permis au cinéma tunisien d'embrasser une nouvelle dynamique créative et critique, à la fois reflet des bouleversements sociaux et moteurs de la réflexion collective. L'objectif de cette section est de mettre en lumière la place du cinéma tunisien dans la société post-révolutionnaire,

en insistant sur son rôle de témoin des transformations politiques et sociales et de vecteur de résistance et de changement.

Avant 2011, le cinéma tunisien se trouvait sous la coupe d'un régime autoritaire qui limitait la liberté d'expression, notamment à travers une forme de censure officielle. Le cinéma était souvent perçu comme un instrument de promotion d'une idéologie politique et culturelle conforme aux directives de l'État. Cependant, des réalisateurs tels que Nouri Bouzid et Ferid Boughedir ont réussi à naviguer dans ce cadre contraint pour

aborder des thématiques de la condition sociale, de la répression politique et de l'identité tunisienne (Boudjedra, 2013). Les films de cette période se distinguent par une volonté de rendre visibles des problématiques sociales souvent occultées, tout en restant dans une certaine ligne de conformité à l'ordre politique.

La Révolution tunisienne, qui a permis un élargissement de la liberté d'expression, a créé un terreau fertile pour l'émergence de nouvelles voix cinématographiques. Dès 2011, les jeunes cinéastes tunisiens ont profité de ce contexte pour redéfinir les contours de leur art, en abordant des thématiques plus contemporaines et critiques. Ce mouvement s'est matérialisé à travers une pluralité de récits qui, loin de reproduire des stéréotypes ou des narrations figées, cherchaient à déconstruire les représentations traditionnelles de la société tunisienne et à questionner les structures sociales et politiques héritées du passé.

1.2- Le cinéma comme espace de débat public et de résistance

Dans cette nouvelle phase du cinéma tunisien, le rôle de l'art ne se limite plus à un simple miroir de la réalité sociale, mais devient un espace de débat et de résistance. Selon Gerhart Baumann (2014), dans les sociétés en transition, le cinéma politique joue un rôle crucial en permettant de réexaminer les normes sociales, d'interroger les hiérarchies et de donner la parole à ceux qui étaient souvent marginalisés. Après 2011, les cinéastes tunisiens ont largement investi ce rôle en abordant des thématiques telles que la liberté d'expression, les inégalités sociales, les tensions entre modernité et tradition, ou encore les violences faites aux femmes.

Un film marquant de cette période est *La Belle et la Meute* (2017) de Kaouther Ben Hania, qui explore les violences sexuelles et les obstacles à la justice pour les femmes dans un contexte post-révolutionnaire. Le film suit le parcours d'une jeune femme victime de viol, alors qu'elle lutte pour obtenir justice face à un système patriarcal et à l'indifférence des autorités. Ce film incarne une forme de résistance à la normalisation de la violence envers les femmes et soulève des questions sur la place de la femme dans la société tunisienne moderne (Ben Hania, 2017).

Au-delà de la dénonciation, ces œuvres s'inscrivent également dans une dynamique d'émancipation collective, en encourageant un public plus large à repenser les normes sociales et politiques. Les cinéastes post-révolutionnaires cherchent ainsi à impulser un processus de transformation sociale à travers des récits qui confrontent le public à des questions difficiles et souvent évitées, telles que la corruption politique, la question de l'identité nationale, ou encore les fractures internes de la société tunisienne.

Le cinéma tunisien post-2011, tout en étant un espace de critique sociale et politique, devient également un lieu de redéfinition de l'identité nationale. Comme le souligne Jean-Luc Godard (2010), le cinéma a cette capacité unique de « produire du sens » et de questionner les valeurs fondamentales d'une société. Ainsi, après la Révolution, les films tunisiens se sont emparés de la question de l'identité dans un contexte où les repères historiques et politiques ont été largement remis en question. La jeunesse tunisienne, au cœur des révoltes de 2011, occupe une place centrale dans ces récits, en tant que figure de changement, mais aussi de désillusion face à un avenir incertain.

Ainsi, le cinéma tunisien ne se contente pas d'être un simple miroir des réalités sociales et politiques ; il devient une forme d'intervention directe dans le débat public. En engageant les spectateurs sur les fractures sociales, politiques et économiques du pays, les films post-révolutionnaires participent activement à la construction d'un nouvel imaginaire collectif et d'une conscience citoyenne.

2-LA JEUNESSE COMME ACTEUR DE RENOUVELLEMENT

La transition opérée par le cinéma tunisien post-révolutionnaire ne se limite pas uniquement à une rupture esthétique ou narrative. Elle est également portée par une nouvelle génération de cinéastes qui, armée de nouvelles formes de production et d'une volonté de redéfinir les rapports de pouvoir et d'expression, assume pleinement son rôle d'acteur du changement social. Ces cinéastes, souvent issus d'une formation internationale ou autodidactes, ont vu dans l'indépendance de la

production un moyen de s'affranchir des limites imposées par l'industrie cinématographique traditionnelle en Tunisie, et plus particulièrement des contraintes liées à l'absence de soutien institutionnel majeur (Ben Châabane, 2019).

L'autoproduction, un phénomène de plus en plus présent dans la scène cinématographique post-révolutionnaire, est un moyen de faire face aux difficultés économiques et politiques rencontrées par la majorité des cinéastes tunisiens. Cette autonomie de création permet aux cinéastes de s'éloigner de la logique commerciale et de l'intervention étatique, offrant ainsi une véritable liberté d'expression et la possibilité de produire des récits qui ne sont pas contraints par les attentes des pouvoirs publics ou par des impératifs financiers. Ce mode de production à petit budget, bien que difficile, représente une véritable opportunité pour les jeunes cinéastes de proposer des œuvres qui résonnent directement avec les réalités sociales et culturelles de la Tunisie d'aujourd'hui (Chamkhi, 2002).

Cet esprit d'indépendance se reflète non seulement dans les choix de production mais aussi dans les formes esthétiques et narratives. Loin des conventions du cinéma classique, ces cinéastes n'hésitent pas à expérimenter, à briser les codes traditionnels du récit cinématographique. Par exemple, les réalisateurs comme Kaouther Ben Hania et Mohamed Ben Attia ont intégré des éléments de la réalité quotidienne tunisienne dans des récits souvent non linéaires, et ce, dans un style visuel qui met en avant une proximité avec le terrain. Leur travail s'accompagne d'une volonté manifeste d'être en phase avec les préoccupations contemporaines de la société tunisienne : le féminisme, les inégalités sociales, les tensions politiques, ainsi que les luttes pour les droits civiques (Bachy, 1978 ; Foucault, 1971).

Ainsi, ces jeunes cinéastes se présentent comme les héritiers d'une tradition de contestation, mais leur démarche est résolument tournée vers la création de nouveaux modes d'expression, où l'expérimentation esthétique et narrative est au service d'une réflexion sociale et politique de fond. L'autonomie de production devient un acte politique en soi, permettant de

redéfinir les modalités de la représentation et de revendiquer une voix libre face aux anciennes formes de domination sociale et culturelle (Gardies, 1993 ; Sebag & Durand, 2020).

2.1- Kaouther Ben Hania : une exploration de l'intime et de la lutte sociale

Le film *La Belle et la Meute* (2017) de Kaouther Ben Hania est un exemple paradigmatique d'une œuvre qui transcende la simple représentation d'un fait divers pour devenir une réflexion sur la justice sociale et un vecteur de critique sociale à travers le prisme du cinéma.

Figure N° 1. Affiche Cinématographique du film LA BELLE ET LA MEUTE



Source :

Ce film est tiré d'un événement réel, celui de l'agression d'une femme par des policiers en Tunisie, et il explore la manière dont cette affaire a été médiatisée et instrumentalisée. Ce qui fait la force de l'œuvre, c'est qu'elle s'inscrit dans un cadre complexe où le registre moral, politique et social se superposent. À travers ce

cas, la protagoniste, une jeune femme victime de violences sexuelles, est d'abord représentée sous l'angle de la victime, mais elle est aussi diabolisée et parfois culpabilisée par certains segments de l'opinion publique. Cette construction contradictoire de l'image de la victime, que l'on retrouve dans le traitement de cette affaire tant dans les médias que dans la perception populaire, s'apparente à une véritable transposition du réel vers l'art. Comme le souligne Pierre Sorlin (2015), le cinéma est "un espace où se croisent réalité sociale et représentation symbolique, un lieu où les tensions de la société trouvent une traduction".

Ce processus de transposition est fondamental car il interroge directement les rapports entre l'art et la justice dans la société tunisienne post-révolutionnaire. La narration filmique, en suivant la protagoniste dans ses démarches pour faire valoir ses droits, devient un véritable procès de l'opinion publique et de l'ordre social. Le film de Ben Hania devient ainsi une sorte de mise en scène d'un "procès" de l'injustice, où les institutions et les normes sociales tunisiennes, héritées de l'ancienne ère, sont remises en question par le regard critique porté sur la violence patriarcale et l'impunité policière. Cette dynamique est en phase avec les théories sociologiques et philosophiques qui voient dans l'affaire un espace de débat public et de critique sociale. Comme le note Luc Boltanski dans *Affaires, scandales, et grandes causes* (1999), les affaires publiques peuvent se transformer en "scandales" ou en "grandes causes" lorsque des éléments du registre moral, politique et social se mêlent et sont exposés au grand jour. Dans ce cadre, *La Belle et la Meute* illustre la manière dont une affaire, une injustice sociale, peut se voir déplacée de l'espace juridique vers l'espace public et artistique, où elle devient un terrain de critique sociale (Sebag & Durand, 2020).

En effet, le film propose une forme de résistance à travers l'engagement d'un médiateur, une figure qui prend en charge l'espace public pour dénoncer l'injustice. Cette dimension de "médiation" est essentielle, car elle renvoie à une volonté de créer une conscience collective autour d'une injustice, de "saisir"

cet espace public pour le transformer en un lieu de contestation. Par le biais du cinéma, Kaouther Ben Hania engage un véritable débat social, dans lequel la victime devient la porte-parole d'une cause plus large. C'est ainsi que le film devient une plateforme pour interroger les rapports de pouvoir, les violences structurelles et les fractures sociales de la Tunisie post-révolutionnaire, tout en dépeignant les luttes individuelles face à des systèmes oppressifs. Comme le souligne Jean-Louis Comolli (1972), "le cinéma n'est pas seulement une affaire de représentation, mais aussi de transformation de la conscience sociale".

Cette dimension sociale, en plus d'être esthétique et narrative, crée une grammaire particulière de la critique sociale, où le film joue un rôle actif dans le dévoilement et la dénonciation des injustices. Ainsi, *La Belle et la Meute* ne se limite pas à un simple récit sur une victime : il devient un véhicule de transformation sociale et un acteur d'une résistance collective contre les injustices, en résonance avec les enjeux sociétaux contemporains de la Tunisie. Cette démarche artistique s'inscrit dans une volonté de dénoncer, de témoigner et de faire évoluer les mentalités, en élargissant l'espace public de l'injustice à l'espace intime et personnel des individus. Dans cette dynamique, le film joue un rôle essentiel dans la reconstruction de la société tunisienne, en particulier en mettant en lumière les mécanismes de domination, d'impunité et de résistance qui sous-tendent les tensions sociales de l'époque (Bourdieu, 1998).

2.2- Mohamed Ben Attia : un regard sur la jeunesse et ses désillusions

Le film *Hedi* (2016) de Mohamed Ben Attia s'inscrit dans une réflexion profonde sur la jeunesse tunisienne dans le contexte de la Tunisie post-révolutionnaire, où les idéaux du changement se heurtent aux réalités de la vie quotidienne. À travers le personnage principal, Hedi, Ben Attia explore les dilemmes existentiels auxquels est confrontée une génération qui, après les soubresauts politiques et sociaux de la Révolution, cherche à s'affirmer dans un monde en perpétuelle

transformation. Ce film devient ainsi une sorte de portrait intime et social, témoignant des tensions internes d'un jeune homme déchiré entre les attentes de la société et ses propres aspirations personnelles. Mais au-delà de ce conflit intérieur, le film s'apparente également à une forme de résistance sociale, une résistance silencieuse et intime face à une structure sociale encore profondément ancrée dans des traditions patriarcales et des conventions rigides. Comme le mentionne Pierre Bourdieu (1998), "les structures sociales imposent des contraintes invisibles mais puissantes qui façonnent les comportements et les identités individuelles", une dynamique que Ben Attia illustre avec subtilité dans le film.

Figure N° 2. Affiche Cinématographique du film HEDI, un vent de liberté



Source :

Dans *Hedi*, Ben Attia met en lumière les dilemmes liés à l'émancipation de la jeunesse dans un contexte post-révolutionnaire. Hedi est un personnage qui incarne les aspirations d'une génération désillusionnée, souvent déconnectée des idéaux révolutionnaires et confrontée à des attentes sociales étouffantes, notamment celles liées à la famille et à la tradition. Cependant, son parcours n'est pas seulement une quête d'identité personnelle ; il représente également une forme de résistance à un ordre social qui tente de maintenir un contrôle sur la liberté individuelle. À travers cette dynamique, le film questionne la capacité de la jeunesse tunisienne à se définir non seulement comme acteur politique, mais aussi comme individu libre, en quête de sens dans un monde en mutation. Comme l'indique Jean-Louis Comolli (1972), "le cinéma peut devenir un miroir de la société, mais aussi une manière d'interroger les mécanismes qui limitent la liberté individuelle".

Cette résistance sociale est incarnée dans le film par les choix de Hedi, qui, tout en étant pris dans les contradictions d'une société tunisienne entre tradition et modernité, tente de se libérer des attentes imposées par son entourage familial et social. La résistance se manifeste dans ses hésitations, ses doutes et, surtout, dans ses décisions, même lorsqu'elles sont marquées par des compromis douloureux. Hedi cherche à s'émanciper de la pression du mariage arrangé, un rite social profondément enraciné dans la culture tunisienne. Mais sa révolte reste silencieuse et modeste, opérant dans la sphère intime plutôt que dans l'arène publique. C'est cette forme de résistance discrète mais significative qui fait écho à une réalité sociale tunisienne complexe, où les aspirations individuelles se heurtent à une société encore dominée par des rapports de pouvoir anciens et des structures hiérarchiques. Selon Mathilde Rouxel (2021), l'autonomie de création dans le cinéma tunisien post-révolutionnaire permet aux réalisateurs de mettre en lumière ces tensions sociales et de proposer des alternatives subtiles à la structure sociale dominante.

Le film aborde également la question du choix personnel dans un environnement où les conventions sociales semblent imposer des trajectoires de vie prédéfinies. Hedi, au fur et à mesure que l'intrigue progresse, voit ses aspirations personnelles se heurter aux pressions sociales qui cherchent à le maintenir dans le cadre traditionnel. L'un des points saillants du film réside dans la lente déconstruction de ses illusions. Au début de l'histoire, Hedi semble accepter son destin tout en se résignant à suivre le chemin tracé pour lui, que ce soit par son entourage familial ou la société. Cependant, à mesure qu'il se confronte à ses propres désirs et aux contradictions de la société tunisienne, il éprouve une sorte de remise en question de son rôle social et de sa place dans un système qui semble offrir peu de perspectives de changement. Cette tension entre liberté individuelle et attentes sociales prend une dimension particulièrement poignante dans le contexte tunisien. En effet, *Hedi* reflète la profonde division qui caractérise une société en transition, déchirée entre les aspirations d'une jeunesse avide de renouveau et les pesanteurs d'une structure sociale encore marquée par des valeurs conservatrices. Le film parvient à capter cette dissonance avec une grande pudeur, en s'attardant sur les moments d'isolement et de réflexions du personnage, sans toutefois verser dans le pathos. Comme le souligne Jean-Pierre Durand (2020), "les moments d'introspection dans le cinéma contemporain tunisien offrent une réflexion sur les fractures sociales et individuelles, sans recourir à des solutions simplistes".

Ce regard subtil sur les dilemmes d'Hedi fait écho à une réalité sociale complexe : celle d'une jeunesse tunisienne qui se trouve dans un espace incertain, suspendu entre les vestiges de l'ancien régime et les promesses d'un avenir incertain. Hedi devient ainsi le miroir d'une génération qui, tout en étant libérée politiquement par la Révolution, est confrontée à un autre type de révolution intérieure, un combat plus intime et personnel, celui de se réinventer dans un monde dont les certitudes ont été ébranlées. En ce sens, Hedi incarne une résistance sociale à la fois silencieuse et courageuse, une forme de lutte qui passe par la remise en question des normes sociales et des rôles traditionnels

attribués à la jeunesse tunisienne. Cette quête intérieure, bien que discrète, est un acte de rébellion qui résonne profondément dans une société en pleine transformation.

Ainsi, *Hedi* offre une réflexion poignante et intime sur les désillusions et les aspirations de la jeunesse tunisienne post-révolutionnaire. À travers un regard empathique et un traitement réaliste des enjeux sociaux, Mohamed Ben Attia parvient à rendre visible l'invisible : les luttes quotidiennes de jeunes hommes et femmes qui, tout en étant acteurs d'une société en transformation, doivent aussi trouver leur propre voie dans un monde qui leur réserve peu de réponses simples. Ce film devient, dans cette perspective, un vecteur de résistance sociale, une critique subtile et incisive de la manière dont la société tunisienne, encore en quête de son identité, cherche à maintenir son emprise sur les individus qui tentent de s'émanciper.

3 –UNE ESTHETIQUE DE LA RESISTANCE ET DE L'ENGAGEMENT

Au-delà de ces thématiques locales, les jeunes cinéastes tunisiens ont su se faire une place sur la scène internationale en réussissant à situer leurs œuvres dans un cadre global. Leur capacité à aborder des problématiques locales tout en les inscrivant dans un contexte universel a permis de capter l'attention de publics au-delà des frontières tunisiennes, notamment lors de festivals internationaux prestigieux comme ceux de Cannes, Berlin ou Venise. L'attrait croissant pour le cinéma tunisien démontre l'universalité des enjeux traités dans ces films : les luttes pour la justice sociale, l'émancipation des individus et les revendications politiques trouvent un écho bien au-delà de la Tunisie. Ce rayonnement international est illustré par les distinctions obtenues par plusieurs œuvres majeures : *Hedi, un vent de liberté* (2016) de Mohamed Ben Attia a remporté le Prix du meilleur premier film et l'Ours d'argent du meilleur acteur (Majd Mastoura) à la Berlinale, tandis que *La Belle et la Meute* (2017) de Kaouther Ben Hania a été sélectionné dans la section *Un Certain Regard* à Cannes et a reçu plusieurs distinctions à l'international, dont le Prix du meilleur

son au Festival de Cannes et le Grand Prix du Festival du film francophone d'Angoulême.

Loin de se limiter à une simple représentation nationale, les cinéastes tunisiens se sont efforcés d'adresser des questions globales tout en restant profondément ancrés dans leur contexte spécifique. Leur cinéma ne cherche pas à offrir une vision figée ou exotique de la société tunisienne, mais au contraire, à engager une réflexion sur les défis contemporains qui traversent tant la Tunisie que d'autres sociétés. Ce phénomène peut être vu comme une forme de résistance sociale, une manière de dénoncer les injustices, qu'elles soient politiques, économiques ou sociales, tout en appelant à un changement à l'échelle mondiale.

À travers leurs œuvres, ces cinéastes proposent un espace de débat public qui dépasse les limites de la scène tunisienne. Leurs films deviennent ainsi un moyen de partager les luttes collectives et les espoirs de la société tunisienne, tout en interrogeant des questions globales telles que la répression politique, les droits humains, l'égalité des genres et l'injustice sociale. Comme le souligne le réalisateur Nouri Bouzid (2015), ce rayonnement international ne se limite pas à une simple mise en lumière de la réalité tunisienne, mais s'inscrit dans une démarche plus large, celle de positionner le cinéma comme un véritable vecteur de dialogue interculturel, capable de tisser des liens entre les peuples et d'ouvrir de nouveaux espaces de réflexion commune sur les défis humains partagés. En ce sens, le cinéma tunisien ne se contente pas d'être un miroir de sa société, mais s'affirme comme un acteur de la scène mondiale, offrant une voix à ceux qui, à travers le monde, luttent pour la liberté, la dignité et l'égalité. Ce positionnement est confirmé par les parcours internationaux de films tels que *Fatwa* (2018) de Mahmoud Ben Mahmoud, traitant de la montée de l'extrémisme religieux, a été récompensé du Tanit d'or à Carthage et du Prix du meilleur film arabe au Festival du Caire, ou encore *Les Filles d'Olfa* (2023), une docu-fiction réalisée par Kaouther Ben Hania, interrogeant les dynamiques de radicalisation féminine et les fractures intimes qu'elle engendre au sein de la cellule

familiale. Il a été sélectionné en compétition officielle au Festival de Cannes, où il a reçu le Prix de la Citoyenneté, et a par ailleurs été nommé à l'Oscar du meilleur documentaire, confirmant la reconnaissance mondiale d'un cinéma tunisien à la fois engagé et profondément humain.

Ainsi, en s'adressant à un public international tout en restant profondément enracinés dans leur propre réalité sociale, les jeunes cinéastes tunisiens parviennent à établir un lien entre des problématiques locales et des enjeux globaux (Smith, 2017). Le cinéma tunisien post-révolutionnaire ne se contente pas de refléter les réalités tunisiennes ; il devient un outil de résistance et de critique sociale qui, tout en étant ancré dans les particularismes de la Tunisie, interroge des questions universelles telles que la répression politique, la lutte pour les droits humains et les injustices sociales (Jones, 2019). Cette capacité à transcender les frontières géographiques et culturelles est un aspect fondamental du cinéma tunisien contemporain, qui se positionne comme un acteur du changement social, capable de dialoguer avec le monde tout en mettant en lumière des luttes locales. Le succès croissant de ces films dans des festivals internationaux tels que ceux de Cannes ou de Berlin témoigne de cette dimension universelle et de la résonance de leur discours à l'échelle mondiale (Harris, 2020).

Parallèlement à cette ouverture sur le monde, l'aspect formel du cinéma tunisien a connu une profonde transformation, où la résistance ne s'exprime pas seulement à travers le contenu, mais aussi dans la manière de raconter ces histoires. Les jeunes cinéastes ont osé une rupture esthétique, adoptant des langages cinématographiques plus modernes et plus ouverts, qui reflètent non seulement la complexité des sociétés tunisiennes post-révolutionnaires, mais aussi les défis de la modernité. Influencés par des écoles de cinéma européennes, américaines et arabes, ils ont introduit des approches plus intimistes et réalistes dans leurs films, caractérisées par une structure narrative souvent non linéaire et un traitement plus proche des personnages (Laub, 2016). Cette évolution esthétique permet aux réalisateurs de mieux explorer et transmettre les tensions sociales qui traversent

le pays, tout en s'appropriant un espace de réflexion critique sur les changements en cours. Ainsi, le cinéma tunisien se forge une nouvelle identité qui, loin de se limiter à une simple réplique des réalités sociales, devient un outil d'interpellation et de contestation à travers un regard artistique innovant et audacieux (Shahin, 2017).

Ce renouvellement formel et narratif ne fait pas qu'accompagner les transformations sociales, il en est un vecteur essentiel. Par leur indépendance de création, leur volonté d'expérimenter avec les formes cinématographiques et leur désir de sortir des sentiers battus, les cinéastes tunisiens de cette nouvelle génération redéfinissent les contours du cinéma tunisien tout en engageant un discours critique sur la Tunisie contemporaine (Miller, 2021). La résistance à l'écran ne se limite donc pas à une simple dénonciation de l'injustice ou à un acte politique, mais se manifeste également par la volonté de réinventer la narration cinématographique, en alliant créativité esthétique et engagement social (Caillé, 2020). En cela, cette jeune génération de réalisateurs se positionne comme un acteur central dans la transformation de la scène cinématographique arabe et dans la construction d'un cinéma de résistance qui dépasse les frontières locales pour prendre part à un dialogue global sur les luttes sociales et politiques du monde contemporain (Bendana, 2003).

CONCLUSION

Le cinéma tunisien post-révolutionnaire se distingue avant tout par son engagement en tant que forme de résistance sociale et politique, dont les répercussions dépassent largement le seul domaine esthétique ou narratif. En ce sens, il s'affirme comme un puissant outil de transformation sociale, qui interroge les fondements mêmes de la société tunisienne contemporaine. À travers des récits poignants, souvent inspirés de faits réels, et une esthétique audacieuse qui s'affranchit des codes traditionnels, le cinéma tunisien devient un vecteur privilégié de critique sociale, en mettant en lumière les luttes internes du pays. Ces cinéastes, souvent issus de la jeune génération, osent prendre des risques artistiques et narratifs afin de refléter une réalité sociale complexe, traversée par des contradictions, des tensions politiques et des fractures économiques. Leur approche cinématographique, en constante évolution, s'inscrit dans une dynamique de déconstruction des représentations dominantes et dans un effort pour faire entendre des voix marginalisées, qu'il s'agisse de femmes, de jeunes ou de personnes issues de classes sociales défavorisées.

En outre, le cinéma tunisien post-révolutionnaire joue un rôle déterminant dans la construction de la mémoire collective du pays, en rendant visibles des événements, des vécus et des réalités qui ont souvent été négligés ou invisibilisés par les discours dominants. Ce cinéma contribue ainsi à la mise en récit des transformations profondes qu'a connues la société tunisienne, en devenant un témoin actif des luttes pour la liberté, la justice sociale et les droits humains. En ce sens, il se positionne comme un acteur essentiel du changement sociétal, dans la mesure où il permet de réfléchir aux défis qui demeurent et à ceux qui restent à surmonter. Crises, brisure, répulsion, régénération sont des thématiques qui paraissent convenues, simplement leur procédé ne le reflète nullement ; entre les cadrages de *Hedi. Un vent de liberté* et les dialogues de *La Belle et la Meute*. Le septième art tunisien ose prodigieusement, la constatation d'une écriture cinématographique singulière par ses

récits, ses rythmes et ses éclairages, impose une forme artistique d'engagement et de révolution. Les films produits par cette génération de cinéastes ne se contentent pas de documenter les bouleversements politiques et sociaux, mais participent activement à redéfinir les imaginaires collectifs, à provoquer une prise de conscience critique et à offrir un espace d'émancipation et de résistance face aux injustices persistantes.

Cependant, cette dynamique de renouveau et de résistance n'est pas sans difficultés. Le financement du cinéma, les questions de censure, et le manque de soutien institutionnel constituent des défis de taille pour ces cinéastes, qui doivent constamment jongler avec les attentes d'un État en quête de légitimité, les exigences des bailleurs de fonds, et les pressions sociales qui peuvent parfois restreindre leur liberté d'expression. Malgré cette réalité contraignante, les jeunes cinéastes tunisiens parviennent à s'imposer comme des figures de résistance, en dépit des obstacles qui se dressent sur leur chemin. Leur capacité à naviguer dans cet environnement complexe, tout en poursuivant une démarche artistique innovante et engagée, témoigne de la résilience de ce cinéma et de sa place incontournable dans la société tunisienne contemporaine.

En définitive, le cinéma tunisien post-révolutionnaire se présente non seulement comme un témoin des évolutions sociales et culturelles du pays, mais également comme un acteur à part entière de ces transformations. Il incarne une forme de résistance qui, loin de se limiter à une simple dénonciation des injustices, s'affirme aussi comme un terrain d'expérimentation esthétique, un espace de réflexion critique et un instrument de dialogue interculturel. À travers son engagement, sa recherche de nouvelles formes narratives et son interaction avec un public international, le cinéma tunisien post-révolutionnaire participe à redéfinir les contours du cinéma arabe et à offrir une réflexion sur les enjeux universels du monde contemporain. Dans ce contexte, ces jeunes cinéastes contribuent, de manière significative, à la construction d'un cinéma de résistance qui transcende les frontières nationales et ouvre des pistes pour un renouvellement global du discours cinématographique.

Ce jeune cinéma tunisien continuera-t-il à résister à l'instar d'une Kaouther Ben Hania ou d'un Mohamed Ben Attia ou se fondra-t-il dans une moule esthétique conditionnée par l'Etat et les bailleurs de fonds ou ce que Feu Nejib Ayed a toujours appelé le « syndrome de Halfaouine » ? L'ensemble de ces questionnements nous donne pour objectif d'étudier dans quelle mesure le cinéma tunisien post-révolutionnaire, ce secteur à la croisée des chemins, pourrait être une forme de résistance essentiellement sociale.

LISTE BIBLIOGRAPHIQUE ET REFERENCES

- **Livres :**

- Ameur, A. (2015), *Le cinéma tunisien et les transformations sociales*, Editions Tunisiennes, Tunisie.
- Bachy, V. (1978), *Le cinéma de Tunisie 1957-1977*, Société tunisienne de diffusion, Tunisie.
- Baumann, G. (2014), *Cinéma politiques : Résistance et changement social à travers le film*, Presses Universitaires de France, France.
- Ben Châabane, T. (2019), *Le cinéma tunisien d'hier et d'aujourd'hui*, CNCI, Tunisie.
- Bendana, K. (2003), *Ideologies of the Nation in Tunisian Cinema*, The Journal of North African Studies, Royaume-Uni.
- Boltanski, L. (1999), *Affaires, scandales, et grandes causes*, Gallimard, France.
- Boudjedra, R. (2013), *La censure et le cinéma tunisien : Une histoire d'oppression*, Editions Al-Mourouj, Tunisie.
- Bourdieu, P. (1998), *La domination masculine*, Seuil, France.
- Caillé, P. (2020), *Amateur Filmmaking in Tunisia: A Political Film Culture Eliding Contradictions in National Cinema*, In: Ginsberg, T., Lippard, C. (eds), *Cinema of the Arab World*, Global Cinema, USA.
- Chamkhi, S. (2002), *Cinéma tunisien nouveau : parcours autres*, Sud Editions, Tunisie.
- Cheriâa, T. (1965), *La valeur culturelle du cinéma dans la société arabe contemporaine*, Editions UNESCO, France.

- Comolli, J. L. (1972), *Le cinéma et l'idéologie*, Editions de Minuit, France.
- Durand, J. P. (2020), *La sociologie filmique*, CNRS, France.
- Foucault, M. (1971), *L'ordre du discours*, Gallimard, France.
- Gardies, A. (1993), *Le récit filmique*, Hachette, France.
- Godard, J.-L. (2010), *La fonction critique du cinéma*, Editions du Seuil, France.
- Harris, P. (2020), *The Rise of Tunisian Cinema in International Festivals*, Global Film Studies Journal, 18(2), 45-59, Royaume-Uni.
- Jones, A. (2019), *Global Perspectives on Post-Revolutionary Cinema*, Cambridge University Press, Royaume-Uni.
- Khelifi, L. (2018), *Le cinéma tunisien indépendant : de l'autoproduction à la résistance culturelle*, Editions Aïn, Tunisie.
- Laub, S. (2016), *Narrative Techniques in Post-Revolutionary Cinema*, Harvard University Press, USA.
- Miller, A. (2021), *Tunisian Cinema after the Arab Spring: Portrait of a Nation in Transition*, Cambridge University Press, Royaume-Uni.
- Rouxel, M. (2021), *Figures du peuple en lutte. Des pionnières du cinéma arabe aux réalisatrices postrévolutionnaires (Tunisie / Égypte / Liban, 1967-2020)*, Art et histoire de l'art, Université de la Sorbonne nouvelle- Paris III, France.
- Sebag, J., & Durand, J. P. (2020), *La sociologie filmique*, CNRS, France.
- Shahin, R. (2017), *The Quest for a National Cinema: Cinema and Identity in Post-Revolutionary Tunisia*, St Andrews University, Royaume-Uni.
- Sorlin, P. (2015), *Introduction à une sociologie du cinéma*, Klincksieck, France.
- Smith, J. (2017), *Cinema and Social Change in Post-Revolutionary Tunisia*, Oxford University Press, Royaume-Uni.
- **Articles de Séminaire :**
- Caillé, P. (2020), *Amateur Filmmaking in Tunisia: A Political Film Culture Eliding Contradictions in National Cinema*, *Cinema of the Arab World*, Global Cinema, Paris, 15-17 janvier 2020, France.

Sebag, J., & Durand, J. P. (2020), *La sociologie filmique, Colloque sur la sociologie du cinéma*, CNRS, Paris, 5-7 mars 2020, France.

• **Sites Web :**

Ameur, A. (2015), *Le cinéma tunisien et les transformations sociales*, site officiel de l'éditeur Editions Tunisiennes : <http://www.editionstunisiennes.com/cinema-tunisien-transformation-sociale> (consulté le 10/03/2025).

Harris, P. (2020), *The Rise of Tunisian Cinema in International Festivals*, Global Film Studies Journal, site officiel : <http://www.globalfilmstudiesjournal.com/tunisian-cinema-rise> (consulté le 15/03/2025).

FILMOGRAPHIE

Fiche technique du film *La Belle et la Meute

- **Titre original** : *La Belle et la Meute*
- **Réalisatrice** : Kaouther Ben Hania
- **Scénario** : Kaouther Ben Hania
- **Pays** : Tunisie, France, Suède, Norvège, Liban, Qatar, Suisse
- **Année de sortie** : 2017
- **Genre** : Drame
- **Durée** : 1h40
- **Langue** : Arabe
- **Distribution principale** :
 - Mariam Al Ferjani : Mariam
 - Ghanem Zrelli : Youssef
 - Noomen Hamda : Le policier
- **Synopsis** : Le film suit Mariam, une jeune étudiante tunisienne, qui subit une agression sexuelle après une fête universitaire. La nuit se transforme en un véritable parcours du combattant alors qu'elle cherche justice dans un système gangrené par la corruption et le patriarcat.
- **Distinctions** :
 - Sélection officielle au Festival de Cannes 2017 (*Un Certain Regard*).
 - Plusieurs prix dans des festivals internationaux, notamment pour la performance de Mariam Al Ferjani.
- **Particularité technique** : Le film est construit en neuf plans-séquences, renforçant la tension et l'immersion du spectateur.

Fiche technique du film *Hedi

- **Titre original** : *Hedi – un vent de liberté*
- **Réalisateur** : Mohamed Ben Attia
- **Scénario** : Mohamed Ben Attia
- **Pays** : Tunisie, Belgique, France, Qatar
- **Année de sortie** : 2016
- **Genre** : Drame romantique
- **Durée** : 1h28
- **Langue** : Arabe
- **Distribution principale** :
 - Majd Mastoura : Hedi
 - Rym Ben Messaoud : Rim
 - Sabah Bouzouita : La mère d'Hedi
- **Synopsis** : Hedi, un jeune homme réservé, subit la pression de sa famille pour épouser une femme choisie par sa mère. Lors d'un déplacement professionnel, il rencontre Rim, une animatrice de club de vacances, et découvre une nouvelle liberté sentimentale et personnelle. Ce bouleversement le pousse à remettre en question les attentes sociales et familiales pesant sur lui.
- **Distinctions** :
 - *Prix du Meilleur premier film* (Caméra d'Or) au Festival de Berlin 2016.
 - *Ours d'Argent du Meilleur acteur* pour Majd Mastoura au même festival.
- **Particularité thématique** : Le film explore les tensions entre tradition et modernité dans une Tunisie post-révolutionnaire, à travers le prisme de l'intime et du social.